

Tu te souviens, pépé ?

Jacques Bonnal – B

Le canal du midi, c'est un long serpent vert qui dort entre Toulouse et Narbonne. C'est un serpent apprivoisé, on dit même qu'il a été créé par l'homme, il y a plusieurs siècles. Autrefois, il transportait les marchandises. Maintenant, il est le jouet des vacanciers, surtout les jours d'été.

Pour beaucoup de ces touristes, le canal du midi est une simple voie d'eau. Pour moi, il est le symbole de mes étés d'enfant. Mes grands-parents habitaient au bord du canal du Midi, une ancienne ferme qui ressemblait plus à un château qu'à une maison.

Par hasard ou plutôt Inch Allah comme disent les Arabes, j'ai aperçu à la télé un reportage sur le canal du midi. On était en train d'abattre tous les platanes du bord du canal. Mon sang n'a fait qu'un tour ! On avait coulé les péniches, on était en train de scier les branches de mon arbre généalogique. J'avais les larmes qui me montaient aux yeux. Le grand serpent aux eaux verdâtres n'a pas bougé mais il a m'a fait un clin d'œil. Il avait envie de me voir. Et moi, alors !

J'aurais bien pris la « Pijo 504 » comme ils disaient, là-bas, mais j'avais simplement une Renault. Alors, tant pis, en route pour l'Algérie ! C'est bizarre de dire l'Algérie mais c'est logique pour moi. Chez mes grands-parents, le temps s'était arrêté en 1962, du temps de l'Algérie française.

Moi, je suis né en 1966, au Mans, au nord de la Loire. Je suis un vrai « patos ». Pépé me disait toujours avec un air chagriné « Ah! Oui, c'est vrai, tu es né ici, toi ». On aurait dit que j'avais la peste et le choléra. Des fois, ça m'énervait, j'avais envie de lui répondre que je n'y pouvais rien. Bien sûr, je ne disais rien, il n'était pas si commode, pépé.

Tours, Limoges, Brive, Cahors, les villes défilaient et les souvenirs remontaient. Cahors, c'est le début du midi. J'adore le pont Valentré, on dirait un château fort construit sur l'eau. J'ai toujours trouvé qu'il avait un air oriental. Pour moi, enfant, Charles Martel avait arrêté les Arabes à Cahors. Avec mes parents, on pique-niquait souvent en face. Là-bas, je voyais le déferlement des cavaliers arabes dans un nuage de sable.

Quand je voyais la cité de Carcassonne, j'entendais sonner les cloches de l'arrivée, je sentais les odeurs du raisin, de la paella et du couscous. Je connaissais tellement bien l'Algérie de ma famille. A Carcassonne, il y avait tata Georgette et Tonton « mousse », tonton Raymond et tata Jeannette.

Maintenant, ils ne sont plus là mais je me souviens du sourire de mes tantes et des expressions de mes oncles. Tonton Raymond n'arrêtait pas de dire « Tu vois un petit peu ? » et tonton « mousse » hurlait de temps en temps quelque chose qui ressemblait à « Macani ». Je me suis toujours demandé qui était ce fameux macani, peut-être un italien, c'est tonton « mousse » qui m'a appris à compter en italien jusqu'à dix, sa famille avait fui la Savoie.

Question numérotation étrangère, j'étais calé, l'oncle Ritz m'avait appris à compter jusqu'à dix en allemand, mémé Manuela me l'avait appris en espagnol et pépé en arabe. La famille de tonton Ritz venait d'Alsace, celle de mémé du côté de Murcie. Mémé Manuela, c'était la maman de mémé, elle parlait mieux l'espagnol que le français, tout le monde parlait espagnol à la maison. Dans le sud de l'Espagne, ils avaient le soleil mais ils n'avaient que des pierres à manger, ils ont tenté l'aventure en Algérie. Mémé manuela m'a appris à jouer à la ronda avec les cartes espagnoles. Les cartes étaient superbes, le dos était bleu-nuit, Don Quichotte et Sancho Pança y discutaient de la pluie et du beau temps. Les coupes, les bâtons et les épées se battaient à coup de pièces d'or. Pépé, lui, était un vrai acharné de la belote, il m'a montré que le pique avait du cœur et que le trèfle savait se tenir à carreau. Ce qui l'intéressait dans la belote, c'était gagner. On devait jouer jusqu'à sa victoire finale.

Tant que la sorcière aux dents vertes s'acharnait contre lui, nous devions continuer à jouer. Il implorait Jésus, Allah et Yahvé, il tournait autour de sa chaise, il battait les cartes mais il devait être le premier à atteindre les 1000 fatidiques

Moins d'une heure après Carcassonne, on tourne à droite vers Narbonne et peu après il suffit de prendre un petit chemin bordé de platanes pour arriver à la maison de la famille des Bonnayousse. Une fois descendu, on a les pieds dans le canal et la mer Méditerranée.

J'ai une impression bizarre devant cette maison qui n'appartient plus à notre famille. J'ai l'impression de revenir en arrière, de remonter le temps. Les souvenirs des étés passés ici remontent à la surface. Mais, je crois qu'un été m'a marqué plus que tous les autres étés. L'été où le grand Eddy a perdu le tour de France. L'été 1975.

En 1975, j'avais neuf ans. Je commençais à comprendre que j'étais un vulgaire « patos », je ne serai jamais de la race supérieure des pieds-noirs. Heureusement, j'étais un Bonnayousse et un petit mâle, ce qui est encore mieux dans cette Europe du Sud, légèrement machiste. Au début, je croyais que les pieds-noirs étaient des indiens d'Amérique. Mais, un jour, pépé m'a dit que les pieds-noirs dont on parlait tout le temps, étaient plutôt des cow-boy d'Afrique. Je n'y comprenais rien, j'avais beau regarder les gens de ma famille, je ne voyais, ni vaches ni chevaux ni revolvers.

Le pont du Somail est toujours là. L'église aussi. La petite tour ronde qui servait de glacière ne vieillit pas. J'adore ce petit pont pavé, ce serait beau de voir le peloton du tour de France rouler dessus. Il y a toujours l'inscription « port du Somail ». J'ai toujours pensé que certains bateaux qui passaient devant la maison des Bonnayousse venaient d'un port plus lointain, Alger ou Oran.

J'avais moins peur de mémé. Un jour, je lui ai demandé si elle aimait aussi les « patos ». Elle a souri, elle avait un merveilleux sourire, mémé. « Tu sais, m'a t'elle dit de sa douce voix. Elle avait une merveilleuse voix, mémé. « Les pieds noirs, ce sont les fils des fleurs, ça vient de l'arabe « ben nouar ». Des grains de pollen sont venus de toute l'Europe du Sud pour se déposer en Afrique du Nord. Un jour, un vent du sud, sûrement le Sirocco, les a renvoyés vers le nord. Toi, tu es un patos, tu es un grain de pollen qui n'est pas encore parti. Tu partiras, peut-être toi aussi, bientôt. »

Je suis allé voir le pont-canal. C'est vraiment très curieux, un pont-canal, c'est un cours d'eau qui passe au-dessus d'un autre cours d'eau. Je n'ai jamais réussi à expliquer ce que c'était à quelqu'un qui n'en a jamais vu. J'ai toujours eu envie de dire « Viens voir le pont à côté du Somail ».

Quand mémé m'a dit que j'allais peut-être un jour m'envoler, j'ai été rassuré. Je n'étais pas obligé de me maquiller et de mettre des plumes et je n'avais pas non plus envie de porter un chapeau de cow-boy. Je suis allé écouter la radio pour savoir où en était le Tour de France. Je suis devenu fou. Eddy le Belge venait d'attaquer dans le col d'Allos, il avait une minute d'avance, il portait le maillot jaune, il allait gagner le Tour de France, il avait vraiment la baraka. Mon idole à la tunique dorée allait dépasser Jacques le Normand, il s'échappait pour être le seul à gagner six fois la grande boucle.

Je m'installais devant la télé avec des étincelles dans les yeux. Je savais que j'allais voir mon coureur préféré en tête. Les premiers coureurs apparaissaient à l'écran. Je voyais Thévenet le Bourguignon, Gimondi l'Italien. Mais où était mon chevalier d'or ? Une vieille femme aux yeux noirs et aux dents vertes est apparue à l'écran et a éclaté de rire. J'ai senti le vent de la scoumoune souffler dans mon dos. Le voilà, il souffrait, il était en sueur, il avait les yeux dans le vide. Mais, quand il m'a regardé dans les yeux, j'ai compris. Lui aussi avait perdu ses ailes et son maillot qui attirait le soleil : il n'était plus un demi-dieu, il était devenu un simple « patos ».

Je suis allé m'asseoir sur le pont du Somail, je me suis retrouvé trente sept ans en arrière. Quand j'avais le cafard, j'allais sur le pont. Ce jour-là, pépé était déjà assis, là-bas, c'était la première fois que je le voyais pleurer, je me suis assis à côté de lui et j'ai pu pleurer, moi aussi. Lui ne disait rien. Quand j'en ai eu le courage, je lui ai demandé s'il pleurait lui aussi à cause d'Eddy. Je ne sais pas s'il a bien compris ma question, il m'a répondu « Je pleure pour Eddie, Fernand, Maurice, Aziz, Luigi, Manolo, Djelloul..... ». Puis il m'a montré le Sud « Tu vois, petit, ils sont restés là-bas en Algérie ». J'avais beau plisser les yeux, je ne voyais que des montagnes, ce devait être le début des Pyrénées.

Merckx n'a plus gagné le tour de France, pépé n'a plus jamais revu l'Algérie.